

Parole
de Vie

Juliet
2017

Sommaire

Commentaire de la parole de vie

Textes de Chiara Lubich

Bible TOB

Expérience



Commentaire

de la

Parole de Vie

« Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous donnerai le repos » (Matthieu 11,28)

Peiner sous le poids du fardeau : ces paroles nous suggèrent les fardeaux que des hommes et des femmes, des jeunes, des enfants et des personnes âgées portent sur le chemin de la vie, espérant pouvoir s'en libérer un jour.

Dans ce passage de l'évangile de Matthieu, Jésus s'adresse à chacun : « Venez à moi... »

La foule qui entourait Jésus venait le voir et l'écouter : des personnes simples, pauvres, peu instruites. Elles avaient beaucoup de mal à connaître et respecter toutes les prescriptions religieuses de l'époque. En outre, les taxes de l'administration romaine apportaient un fardeau supplémentaire.

Dans son enseignement, Jésus leur portait une attention particulière, ainsi qu'envers tous les exclus de la société, considérés pécheurs. Il désirait que tous puissent comprendre et accueillir

la loi la plus importante, celle qui ouvre la porte de la maison du Père : la loi de l'amour. Dieu révèle ses merveilles à ceux qui ont le cœur ouvert et simple.

Jésus nous invite, nous aussi, à nous approcher de lui. Il se manifeste sous le visage d'un Dieu qui nous aime infiniment, tels que nous sommes. Il nous invite à nous fier à sa « loi », qui n'est pas un fardeau écrasant, mais un joug léger. Or sa loi, si nous la vivons, peut emplir le cœur de joie. Elle demande que nous nous engageions à ne pas nous replier sur nous-mêmes, mais bien plutôt à faire de notre vie un don aux autres, jour après jour.

« Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous donnerai le repos. »

Jésus fait aussi une promesse : *« Je vous donnerai le repos. »*

De quelle façon ? Avant tout par sa présence, d'autant plus profonde en nous si nous le choisissons comme point d'ancre de notre vie. Puis par sa lumière éclairant nos pas et nous faisant découvrir le sens de la vie, quelles que soient les circonstances extérieures. En outre, en nous mettant à aimer comme Jésus lui-même l'a fait, nous trouverons dans l'amour la force d'aller plus loin et la plénitude de la liberté, car la vie de Dieu nous accompagnera.

Chiara Lubich écrivait : *« Un chrétien qui ne cherche pas constamment à aimer ne mérite pas le nom de chrétien. Car tous les commandements de Jésus se résument à un seul, celui de l'amour pour Dieu et pour le prochain, en qui nous voyons et aimons Jésus. L'amour n'est pas du sentimentalisme, il se traduit en actes, en service aux frères, surtout ceux qui sont autour de nous, en commençant par les actions et les services les plus humbles. »*

Charles de Foucauld disait que, quand on aime quelqu'un, on est très réellement en lui, par l'amour, on vit en lui par l'amour, on ne vit plus en soi, on est "détaché" de soi-même, "en dehors de soi". Et c'est grâce à cet amour que la lumière de Jésus pénètre en nous, selon sa promesse : "Celui qui m'aime [...] je me manifesterai à lui"¹. L'amour est source de lumière : quand on aime, on comprend davantage Dieu, qui est Amour². »

Accueillons donc l'invitation de Jésus, allons à lui, source de notre espérance et de notre paix. Efforçons-nous d'aimer, comme il l'a fait, dans les mille occasions de la vie quotidienne, en famille, dans la paroisse, au travail : répondons à l'offense par le pardon, construisons des ponts plutôt que des murs, mettons-nous au service de ceux qui souffrent sous le fardeau des difficultés.

À la place du poids du fardeau, nous découvrirons un joug léger qui emplira notre cœur de joie.

COMMISSION PAROLE DE VIE ³

(1) Jn 14,21.

(2) D'après Chiara Lubich, *Parola di vita/maggio – La luce s'accende con l'amore*, Città Nuova, XLIII, [1999/8], p. 49.

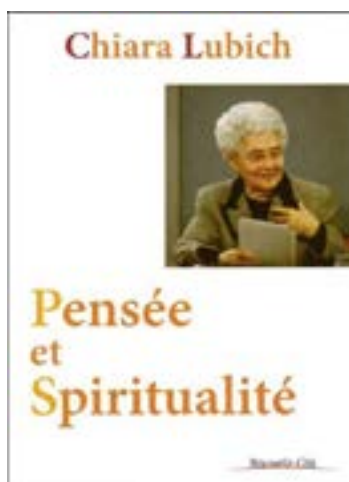
(3) La Commission *Parole de vie* est composée de deux biblistes, de représentants d'Asie, d'Afrique, d'Amérique Latine, des jeunes, du monde de la communication et de l'œcuménisme.



Textes de *Chiara Lubich*

POINTS À SOULIGNER :

- Jésus s'est montré particulièrement proche des pauvres, et des exclus, considérés pécheurs. Il désirait que tous puissent comprendre et accueillir sa loi la plus importante, celle de l'amour. L'amour pour Dieu et le prochain.
- L'amour n'est pas sentimentalisme. Il se traduit en actes et service aux frères, surtout ceux qui sont autour de nous.
- Comment Jésus nous donnera-t-il le repos ? Par sa présence et aussi sa lumière qui nous fait découvrir le sens de la vie.
- L'amour est source de lumière : quand on aime, on comprend davantage Dieu qui est amour.



EXTRAIT DU LIVRE *PENSÉE ET SPIRITUALITÉ*

Être l'amour, p 130

Certains agissent « par amour », d'autres en cherchant à « être l'amour ». Celui qui fait les choses « par amour » peut les faire bien. Pourtant, persuadé de rendre un grand service à un frère, malade par exemple, il se peut qu'il l'importune de ses bavardages, de ses conseils, de son aide, de sa charité maladroite et pesante.

Il a peut-être du mérite, mais l'autre en porte la charge. Et cela, parce qu'il faut « être l'amour ».

Notre destin ressemble à celui des astres. Leur vie est mouvement. Qu'ils cessent de tourner et ils se désagrègent. Quant à

nous, nous ne vivons – de la vie de Dieu en nous, et non pas de la nôtre – que si nous ne cessons pas un instant d’aimer.

Aimer nous établit en Dieu et Dieu est l’amour.

Or l’amour, Dieu, est lumière et, à cette lumière, nous voyons si notre façon de nous approcher de notre frère et de le servir est conforme au cœur de Dieu, si elle correspond à ce que souhaiterait notre frère, ce qu’il désirerait si Jésus prenait notre place à côté de lui



Traduction
œcuménique
de
La Bible
(version 2010)

MATTHIEU 11,28-30

Prenez mon joug

28 « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi je vous donnerai le repos.

29 Prenez sur vous mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.

30 Oui, mon joug est facile à porter et mon fardeau léger. »



RADICALISME DE L'ÉVANGILE

Depuis ma jeunesse je ressens l'exigence de rechercher et défendre certaines valeurs, telles que l'honnêteté, la justice, l'égalité des droits.

Je refusais la religion telle qu'on me l'avait présentée enfant, mais j'avais soif d'absolu et je le cherchais dans les philosophies les plus variées. Enfin j'aboutis au marxisme, pensant qu'il pouvait satisfaire de quelque manière mes aspirations. Comme, en même temps, je faisais mes études à l'Université et travaillais, je crus opportun d'apporter ma pierre en m'engageant concrètement dans le syndicat étudiant. Au bout de quelque temps, je me rendis compte, cependant, que les changements voulus par le syndicat dans l'Université y avaient créé des divisions profondes et avaient entraîné confusion et désengagement parmi les étudiants. Déçue, je ne voyais plus dans cette idéologie qu'incohérence et énormes vides.

À vrai dire, le vide était surtout en moi. Je m'étais fiancée avec un garçon d'origine catholique. Après quelques années, nous avons décidé de nous marier, malgré nos convictions différentes. Bien vite, j'ai senti le poids du choix que j'avais fait. Nos premières années de mariage ont été, en effet, bien difficiles. Prétendre l'un de l'autre, donner pour recevoir, le plus souvent de manière inconsciente, faisait naître de nombreux petits malentendus, des incompréhensions, et usait notre rapport. Comme je pensais que c'était mon travail qui était cause de la situation, je l'ai quitté pour pouvoir consacrer davantage de temps à la maison et aux enfants. C'était un renoncement de poids : gaspillées, toutes les années d'études, de sacrifices. J'avais peur aussi de ne plus jamais pouvoir « me réaliser », en étant femme au foyer.

Dans la pratique, cette décision n'a pas eu les effets escomptés pour nos problèmes. À ne pas être considérée dans les nombreux petits sacrifices de « mère de famille », je me sentais mise de côté, inutile. Du coup, je prenais une attitude de victime. Mes rapports avec l'extérieur étaient quasi inexistantes : à la maison toute la journée, avec une multitude de choses à faire, je sentais le vide grandir en moi. Je prétendais que le vide devait être rempli par mon mari et, à cause de ces prétentions, l'amour pour lui était devenu égoïsme. Nous envisagions de nous séparer.

Nous en étions là quand mon mari, qui avait connu le Mouvement des Focolari quelque temps auparavant, m'a invitée à participer à une de leurs rencontres.

J'y suis allée avec l'idée que nous partions pour quelques jours de vacances, mais, à peine arrivée, je me suis aperçue que les

rapports entre toutes les personnes étaient bien différents. Ce qui était vécu était « aimer le frère comme soi-même et Dieu par-dessus tout ». Cela m'a touchée profondément.

Je ne voulais pourtant pas admettre cette vérité... Aussi je ne participais à aucune des réunions, préférant passer la journée à me promener dans la ville d'Assise. Le dernier jour, attirée malgré tout, j'ai pénétré dans la salle. On y projetait une vidéo de Chiara Lubich. Tout de suite, j'ai été frappée par cette personne, par ce qu'elle disait. Il me semblait voir en elle une femme réalisée. Elle était justement en train de parler avec beaucoup de force de la présence de Jésus au milieu de ceux qui s'aiment. C'était une lumière extraordinaire... J'avais l'impression d'être Paul sur le chemin de Damas.

En moi, j'entendais résonner ces paroles, entendues qui sait combien d'années auparavant : « Celui qui ne laisse pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants et ses champs à cause de moi, n'est pas digne de moi. »

Je me sentais aimée de Dieu telle que j'étais, appelée à le suivre, à le choisir comme le « tout » de ma vie, comme le seul bien à ne pas perdre, si je ne voulais pas perdre mon « âme » pour l'éternité. Je n'ai pas perdu de temps, j'en avais déjà assez perdu : immédiatement, je me suis mise à déplacer de mon cœur toutes ces choses qui pouvaient, d'une manière ou d'une autre, faire obstacle à mon rapport avec Dieu, et, avant tout, l'attachement aux choses matérielles.

J'ai décidé ainsi de mettre à la disposition de ceux qui en avaient besoin ce qui ne m'était pas nécessaire, y compris ce qui, jusqu'alors, pouvait avoir eu une certaine valeur sentimentale. Il me semblait que mon cœur devait être vraiment libre pour pouvoir appartenir complètement à Dieu et que, dorénavant, l'Évangile devait devenir la norme de ma vie.

Choisir Dieu m'avait, d'un seul coup, ouvert l'horizon : les autres étaient mes frères, à travers eux seulement je pouvais arriver à Dieu. Il me fallait ré-évangéliser ma vie, découvrir le sens de chacune des phrases de l'Évangile et les vivre. La plus pressante était celle-ci : « Tout ce que vous aurez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'aurez fait. »

Le prochain n'était plus un étranger, c'était Dieu qui frappait à ma porte et devant lequel je ne pouvais m'abaisser à des compromis. Mon prochain le plus proche était mon mari, avec lequel un rapport nouveau et splendide a commencé. En regardant Dieu, nous avons essayé d'aller au-delà de nos défauts, de nos points de vue et de nous donner réciproquement le meilleur de nous-mêmes.

Nous avons fait ainsi la découverte merveilleuse de la présence de Jésus au milieu de deux personnes qui s'aiment et cette présence est devenue indispensable au point que, lorsqu'elle manque, nous cherchons tout de suite à nous remettre dans l'amour.

J'ai commencé à faire l'expérience de perdre. Pendant un certain temps, nous sommes allés de l'avant comme cela, puis j'ai désiré répondre plus concrètement à l'amour de Dieu, lui montrer qu'il occupait la première place dans ma vie. Peu de temps après, alors que j'étais enceinte, la grossesse s'est annoncée risquée et dangereuse aussi bien pour le bébé à naître que pour moi-même. De plusieurs côtés, on me conseillait de la faire interrompre. Dans mon âme, en accord total avec mon mari, j'avais déjà pris ma décision. Comment aurais-je pu ôter la vie à cet enfant pour avoir, moi, la vie ? Il me semblait qu'il fallait que je donne tout à cet enfant, comme d'ailleurs Marie l'avait fait au pied de la croix. L'Évangile, qui était désormais

devenu ma vie, ne me laissait aucun doute. Jamais je n'aurais troqué ma fidélité totale à Dieu, la confiance la plus pleine en lui, pour tout l'or du monde.

En Marie, je trouvais la force d'aller de l'avant, de ne pas me laisser conditionner par les conseils des médecins et de nos connaissances qui me rappelaient ma responsabilité envers moi-même, envers mon mari, envers mes autres enfants. Que de moments difficiles, mais la certitude en moi était plus forte : en portant cette grossesse de l'avant, j'aimais cet enfant et n'ôtai rien aux trois autres, ni à mon mari, même si je devais en mourir. De même que chacun de ceux qui sont prêts à donner la vie pour un frère n'ôte rien aux autres, ainsi en était-il pour moi.

C'est Marie, dans sa désolation au pied de la croix, qui me faisait comprendre les choses, elle qui, en perdant son Fils, avait engendré toute l'humanité. Elle était même devenue ma mère et celle de mes enfants. Je lui confiais mes enfants, je ne leur ôtais rien, car l'amour ne peut ôter.

Cette pensée m'a soutenue pendant les neuf mois, que je passais presque immobile. J'avais l'impression très forte que Marie était présente. Mon mari et mes enfants le ressentaient aussi : il y avait entre nous un amour plus fort, plus essentiel, dont jaillissait une entente qui était collaboration, soutien mutuel et qui touchait nos parents, nos amis et les médecins.

En outre, pour donner une réponse évangélique à ceux qui me rappelaient l'amour que je devais avoir pour moi-même, est-ce que la Parole de Jésus ne valait pas dans ce cas précis : « Que servira-t-il donc à l'homme de gagner le monde entier ?.. »

Au cours de cette période, j'ai compris de manière nouvelle l'unité, le rapport avec ceux qui partageaient avec moi cette spiritualité communautaire. La lumière pour voir ce qu'il fallait faire, pour affronter le moment suivant, ne m'a jamais manqué. Jamais je ne me suis sentie seule, même humainement, mais toujours soutenue moment par moment, de manière tangible et sûre.

Le bébé, Paul, est né sans aucun problème, ce qui, aux dires des médecins, était un vrai miracle. Quant à moi, je n'étais pas bien du tout et souffrais de telles hémorragies que nous pensions que la fin était venue. Ces moments étaient précieux, Marie dans sa désolation m'avait préparée à faire face. Il me semblait être un peu comme elle, il ne me restait que Dieu. Ni mon mari, ni mes enfants, ni personne d'autre : Dieu seul, et, en Lui, il y avait tout. Ce qui valait, à ce moment, c'était que je l'avais aimé et combien je parvenais encore à l'aimer, à lui dire « oui », alors que, sans forces, je subissais des soins fastidieux sur mon lit d'hôpital.

Soumise d'urgence à une intervention chirurgicale et l'opération ayant été un succès, je me repris rapidement. De ces instants, Paul demeure le témoignage pour tous d'une réalité tangible. Mais il y avait aussi cette autre réalité, née pendant cette période, et dont j'avais seule connaissance : mon rapport avec Marie, qui continue maintenant. Je sais que c'est elle qui m'a prise par la main et m'emmène vers la sainteté. Elle m'apprend à aimer, à parler, et m'aide à perdre continuellement ce qui n'est pas afin de ne garder que ce qui a de la valeur.

C.V. (Italie)

(in *La Parole se fait vie*, Nouvelle Cité 1990, pp. 140-145)

La parole de vie est une publication du mouvement des focolari.

Vous la retrouverez sur le site www.focolari.fr,
y compris en diaporama.

Vous la trouverez également dans la revue Nouvelle Cité
et sur le site <http://parole-de-vie.fr/>
qui édite aussi une parole de vie illustrée pour enfants.

Elle existe aussi en braille.

Traduite en 91 langues ou dialectes,
elle est diffusée dans le monde par la presse,
la radio, la télévision à plus de 14 millions de personnes.

Édition numérique : Nouvelle Cité 2017

